

Brèves littéraires

Brèves

Sonora

Luc LaRoche

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRoche, L. (2008). Sonora. *Brèves littéraires*, (77), 89–92.

Carlos Miguel Soltero sortit sur la véranda avec sa tasse de café. Rien n'avait laissé présager une journée pareille : aussitôt les fleurs des cactus refermées, le soleil avait tout d'un coup envahi un ciel sans nuages. Il fallait faire vite, car bientôt la plaine s'embraserait.

Manuel Rivera, son employé, s'affairait déjà à réunir les bêtes dans l'enclos. Un homme travaillant, et fidèle aussi, pensa Carlos avec un pincement de cœur. Car c'était le dernier voyage. Il avait décidé de vendre sa ferme. Dans une semaine, Manuel l'aiderait à charger les meubles sur le camion et à fermer la maison. Puis, il devrait faire autre chose, lui qui ne savait rien faire d'autre...

Mais il fallait d'abord mener la trentaine de bêtes à l'abattoir, un trajet d'une grosse demi-journée, par la route qui longe le Rio San Francisco jusqu'à la ville voisine. Carlos décida de partir tout de suite, sans prendre le petit déjeuner que sa femme avait commencé à lui préparer.

À cinquante-quatre ans, il n'avait plus la force de faire ce métier : les longues journées à cheval, d'un pâturage à l'autre, le marquage des bêtes, le trajet jusqu'à l'abattoir tous les trois mois, sous un soleil de plomb, c'était fini tout cela. Son dos lui faisait trop mal et le cœur n'y était plus depuis la sécheresse qui avait ravagé les champs deux ans auparavant.

– Manuel, tu as rempli les gourdes ? Avec cette putain de chaleur, il ne faudrait pas manquer d'eau.

– C'est fait, patron. Nous sommes prêts. Je voulais vous dire, patron : il y a une petite vache qui est blessée à une patte. Je lui ai fait un pansement ; j'espère qu'elle tiendra le coup jusque là-bas.

– Tant pis si elle ne se rend pas, ça fera de la bouffe pour les coyotes. Au point où l'on en est...

– Comme vous dites, patron.

Les deux hommes poussèrent les bêtes hors de l'enclos et le troupeau se mit en marche, Carlos devant et Manuel à l'arrière, sur son vieux cheval gris.

La première partie du trajet était la plus facile : la route descendait de la colline, en une pente douce et sinueuse, pour aller rejoindre le fleuve. Ou plutôt ce qu'il en restait à cette époque de l'année.

Comme les cavaliers s'y attendaient, aucune trace de la pluie de la veille. Plus loin, à l'embouchure du Rio de Rocas (les gens de la région l'appelaient la *boca*), il y aurait peut-être assez d'eau pour abreuver les bêtes. Sinon, elles arriveraient à la pesée le ventre vide, et Carlos en retirerait moins. « Tant pis », pensa-t-il encore une fois.

Il était neuf heures quand le troupeau atteignit l'endroit où la route tourne sur la gauche pour traverser le village de San Joaquin. Tous les *rancheros* détestaient cette étape : il y avait toujours des chauffeurs de camions impatients qui klaxonnaient, ce qui effrayait les bêtes. Elles fuyaient par les rues transversales et il fallait aller les chercher jusque dans la cour des maisons.

Cette fois, la « traversée de l'enfer », comme l'appelait Carlos, se passa plutôt bien. Sauf pour la poussière, soulevée par le vent, qui s'engouffrait dans la rue principale comme si c'était la seule issue pour sortir de cette fournaise ; le nuage sec assoiffait les vaches qui cherchaient à boire dans les abreuvoirs aménagés pour les chevaux devant les maisons. Pas moyen de les faire avancer.

Bien sûr, on pouvait éviter tout cela en passant par la plaine, mais il était plus facile de mener le troupeau sur la route : pas de ravins ni de rochers à contourner, et surtout pas de tracas avec les fermiers qui n'aimaient pas que les bêtes bouffent chez eux en passant.

Quand le troupeau passa devant le panneau de « Bienvenue dans la Vallée des Dieux », Carlos sut qu'ils étaient à mi-chemin, et il prit la relève de Manuel derrière le troupeau. Ce travail était plus dur, car il fallait constamment fouetter les retardataires et ramener les bêtes qui s'éloignaient.

Au bout d'un moment, Carlos se sentit fatigué. Il pensa qu'il aurait dû prendre le temps de manger son petit déjeuner. Il s'épongea le front et but une longue gorgée d'eau. Il se sentit mieux, mais pas pour longtemps : une quinzaine de minutes plus tard, il eut un tel étourdissement qu'il dut se cramponner au pommeau de sa selle pour ne pas tomber. Il ferma les yeux, et le malaise passa. « Allez mon vieux ! Tiens le coup, nous serons là dans deux heures », se dit-il.

Au même moment, Manuel arriva au galop.

– Merde, patron, il n'y a pas d'eau dans la boca !

– Comment le sais-tu ?

– Un paysan qui arrive de la ville me l'a dit.

– Bon, alors prenons par le Chemin de l'Église. C'est plus court.

– Mais patron, ça monte tout le temps. Les bêtes vont en suer un coup...

– Fais comme je te dis. On y va !

Manuel reprit sa position de tête, et le troupeau s'engagea bientôt dans le raccourci. Après cinq cent mètres, la vache blessée refusa d'avancer plus loin et s'allongea sur la route. Arrivé à sa hauteur, Carlos descendit de cheval pour examiner sa patte. Rien à faire : l'entorse

avait dégénéré et l'animal ne pouvait plus marcher. « Ça y est : une de moins ! » pensa-t-il. En voulant remonter à cheval, il fut pris de vertige et tomba à la renverse.

Manuel ne se rendit compte de l'absence de son patron qu'au moment où le gros du troupeau atteignit le haut de la côte. En se retournant, il le vit tout en bas, qui gisait par terre.

Il redescendit la côte aussi vite que le lui permit sa monture fatiguée, tout en criant d'une voix effrayée :
– Patron, qu'est-ce qu'il y a ?

Enfin parvenu en bas, l'employé sauta par terre, s'accroupit et souleva doucement la tête de son patron. À part un faible râle, Carlos ne réagit pas. Manuel lui versa le contenu de sa gourde sur le visage.

Au bout d'un moment, Carlos ouvrit lentement les yeux. Manuel se pencha alors vers lui et l'entendit murmurer :

– Même pas trente bêtes pour trente années de cette foutue vie de merde...

Puis Carlos Miguel Soltero perdit de nouveau conscience.